

« Au Principe était le Verbe... »
Au sujet de la constitution dialogique de l'être humain,
A l'appui d'un poème de Friedrich Hölderlin
Werner Csech

Pour Jessica Stallmeyer

« Au principe était le Verbe » — le *Logos*, déclare Jean, au début de son Évangile.¹ L'initialité du commencement et la Parole — ou bien mieux formulé : le Parlant — sont pour ainsi dire exposés de la même manière à l'élévation de l'Être. Ils doivent en conséquence faire preuve d'une relation de proximité, en effet d'une sorte de parenté d'essence. Au principe, rien d'autre ne *peut* avoir été que le Verbe. La relation entre les deux n'est en rien accidentelle ni contingente. Elle doit se trouver fondée en eux-mêmes. Pourtant, comment ce caractère initial et le Parlant (en tant qu'origine de la parole) sont-ils associés par essence ? De quelle manière en toute qualité d'initialité, un Parlant est-il présent ? Et comment ces deux Événements sont-ils seulement originellement associés ? En quoi se trouvent leur origine et racine commune ? — Au commencement, que soit posée ici une parole du poète. Je suis tenté de croire que les vers suivants sont des paroles du commencement, qui peuvent être choisies comme paroles guides :

Denn siehe es ist der Abend der Zeit [.]
Die Gesetze aber, die unter Liebenden gelten [.]
Die Schönausgleichenden [.] sie sind dann allgeltend
Von der Erde bis hoch in den Himmel.
Und der Vater thront nun nimmer oben allein.
Und andere sind noch bei Ihm
Viel hat erfahren der Mensch. Der Himmlischen viele genannt,
Seit ein Gespräch wir sind
Und hören können voneinander.²

Le premier verset commence par l'indication d'un état : c'est un « soir ». Pourtant qu'est-ce que le soir a de commun avec le principe initial. L'œuvre du jour est accomplie. Les forces sont épuisées. Le repos intervient. Un matin nouveau peut éventuellement suivre — ce qui est imminent tout d'abord, c'est la nuit ténébreuse. D'une éclosion ou de commencement pas de trace. En outre, Hölderlin ne parle pas du soir de n'importe quel jour, mais de la « fin du temps », il veut dire : purement et simplement, la fin d'une évolution. Le commencement se trouve manifestement hors de la largeur de vue de cette première strate. L'apparence pourrait surgir que le poète veuille exposer une anticipation fictive de ce qui avait été jadis. Les paroles de Hölderlin pénètrent plus en profondeur cependant, car il complète cet horizon-là par la verticale : ce qui est décrit ici est certes une fin et une conclusion, mais renferme en soi une forme potentialisée de commencement. Et inversement, celui-ci règne en celles-là. Comment cela est-il à comprendre ? Le commencement reçoit ainsi de la fin son empreinte. Mais pas à l'instar d'un événement mécanique, dont la succession d'état est déterminée par des conditions initiales avec une nécessité irréfutable. Tout commencement, dans le sens entendu ici, se comprend d'ici, ce par quoi dans ce qui s'achève d'idéal commençant en lui, c'est-à-dire à partir de son but essentiel. Quant à savoir si celui-ci est atteint, c'est toujours assurément incertain.

Ce qui débute, n'est *eo ipso* pas achevé. Mais cela a déjà commencé. Son existence est déjà en chemin. Tout commencement est dans cette mesure un événement ambivalent, comme Hegel le constatait déjà en 1833, dans *L'Encyclopédie*, : « La cause *n'est pas encore* dans son commencement, mais celui-ci n'est plus simplement son *néant*, mais plutôt il y a déjà son *être* dedans. Le commencement est lui-même aussi un devenir, mais il exprime pourtant déjà la déférence vis-à-vis ce qui va arriver d'ultérieur. »³ Autrement dit :

¹ **Jean 1**, 1. Dans la Vulgate il est dit à cet endroit : « *In principio erat Verbum* ». Cité d'après *Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem*, éditée par Robert Weber, Stuttgart 1983.

² Ébauche pour l'hymne « *Friedensfeier* » [célébration de paix] (1802) Ce poème naquit à l'occasion de la paix de Lunéville, le 9 février 1801 qui mit fin à la guerre révolutionnaire. Cité d'après Friedrich Hölderlin : *Recueil d'œuvres* tome II.I, édité par Friedrich Beißer, Stuttgart 1970, p.137.

[Vois donc c'est la fin du temps [.] / Mais les lois qui valent entre ceux qui aiment [.] / celles des beaux accommodements [.] sont alors de toute validité / De la terre jusqu'au firmament. / Et le Père ne trône plus jamais seul là-haut. / Et d'autres sont encore auprès de Lui. / L'être humain a beaucoup appris / Des choses divines beaucoup dit / Depuis nous sommes en dialogue / Et nous pouvons entendre les uns des autres. *Ndt*]

³ G.W.F. Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Hambourg 1969, p.110 (Première rubrique : la doctrine de l'être, A) La qualité, a) Être, §88).

ce qui n'est pas encore, mais ce qui *va* être, entre dans l'existence comme un commençant. Le commencement est donc aussi une issue. Le commençant renvoyé de lui revient sur le chemin du devenir vers son départ. Le devenant devient ce qu'il *est* dans le modèle de son image archétype. N'avons-nous pas ensuite à faire à un détour superflu qui se déroule inutilement ? Sûrement pas pourtant. Il s'agit de l'accomplissement authentique [*genuine* en anglais dans le texte, *ndt*] de son cercle d'existence. Le commencement est constamment nouveau ; il accompagne le commençant qui se congédie de lui-même — un commencement qui dure. Certes, l'atteinte du but est néanmoins incertaine et le chemin aussi qui mène à lui. Ce coup d'audace est à accepter. Le résultat deviendra évident à la « fin du temps ».

Aptitude d'ordre de l'étant (*des Seienden*)

Hölderlin ne conjure aucunes visions aveugles de réalité, au contraire, il en appelle, dans son expression poétique, à la dynamique spirituelle de développement inhérente à tous les processus spirituels. Celle-ci doit nécessairement procéder conformément à une *qualité de contenu*. Or l'accomplissement du contenu de l'état du monde à la fin du temps, Hölderlin l'aperçoit dans le règne des « lois ». Dans ces conditions, telle est la teneur du sujet suivant, caractérisé par l'essence du concept de loi. Ce caractère distinctif, c'est le concept d'*ordre*. Celui-ci est notoirement ce en quoi on reconnaît la loi dans son *effet*. Des lois — et seulement elles — fondent l'ordre. Et une sorte déterminée de lois fonde l'ordre originel de l'étant. C'est la loi de l'amour, qui ne doit pas être mal comprise ici, comme une manifestation subjective de sentiment.

Pour que la vertu de mise en ordre de la loi intervienne, la propriété fondamentale de l'aptitude à l'ordre doit être accordée à l'étant. Le trait essentiel de l'ordre — pensé activement et non passivement — consiste en une unité, à laquelle sont enchaînés ensemble une multitude d'éléments conformément à une règle — à la loi. De l'ampleur de signification du concept d'ordre relèvent donc :

- Un grand nombre d'éléments qui servent de support à l'ordre ;
- des relations entre les éléments individuels, puisque ceux-ci ne sont pas des données isolées mais se trouvent plutôt immédiatement en relation les uns avec les autres ;
- Des groupements d'intégralité de relations de premier degré, dans la mesure où elles sont de nature plus stables et ne s'effondrent pas à leur naissance pour sombrer dans l'absence d'essence ;
- Finalement la structure supra-ordonnée d'un tel groupe de relation perdurant, qui détermine de part en part celui-ci de manière constitutive. Certes, le dénombrement des composants fut commencé de « bas en haut » à l'instar de ce qui correspond à l'expérience quotidienne empirique. Mais par la totalité — conquise ainsi par la synthèse successive accomplie à l'intérieur du devenir temporel de toutes les choses coexistantes de la multiplicité sensiblement contemplées de manière immédiate — on ne parvient jamais au-delà de cette totalité. On revient au travers d'elle en tout cas au concept de multiplicité. C'est seulement par l'habitation de l'unité, que la totalité se voit érigée à la totalité auto-identique. L'image de cette unité est la forme d'une structure spirituelle. Exprimée de manière intégrative : la forme est l'image d'unité de la structure d'un groupe de relations plus stables de divers éléments. L'ordre n'est rien d'autre que la quintessence d'une telle loi formelle.

Tous les ordonnancements supérieurs sont des ordres productifs. Ils ne raccordent pas des éléments donnés ultérieurement, comme on peut par exemple rassembler 30 petits pois sous la forme d'un carré [25 serait peut-être plus aisé ($5 \times 5 = 25$!)... ? *ndt*]. Au lieu de cela, ils produisent une synthèse productive dans laquelle ce qui est « en ordre » — c'est-à-dire les « objets » au sens plus large (choses matérielles, idées, etc.) — est d'abord engendré tout d'un coup en ordre.

Au commencement absolu [Au principe, *ndt*] (qui *peut* être pensé comme métaphysique et dans le même temps aussi temporel, mais ne *doit* pas être pensé temporellement) les éléments les plus simples doivent être pensés comme binaires-alternatifs, à savoir comme paires d'antithèses. Ils se séparent du fondement originel informe et apparaissent ordonnés à l'existence. Se présente donc une rupture symétrique, ou autrement dit : l'engendrement d'une asymétrie, à savoir l'engendrement d'une différenciabilité dissimilaire, qui doit être co-générée pour attribuer à la multiplicité son sens (conceptuellement tout d'abord). Car les éléments nombreux que la multitude dénomme, doivent être *distinguable*s les uns des autres et donc connaissables et reconnaissables.

D'où vient donc la capacité universelle d'ordre de tous les étants ? Étant donné que l'être est généralement capable d'ordre, la question de la raison de sa capacité d'ordre, revient similairement à la question du pourquoi quelque chose est « en être ». Non pas le contenu matériel de formes, mais plutôt (au commencement métaphysique) les formes elles-mêmes fluctuantes. Ce qui est décisif cependant c'est qu'elles naissent du néant. Elles entrent dans l'existence déjà ordonnées. L'être dispose de sa permanence.

L'ordre aussi est un commencement [un principe, *ndt*], tandis qu'il provient de lui-même. L'ordre est sa propre loi. Il en résulte la constance de l'univers visible. En lui s'annonce l'affirmation de soi de l'être vis-à-vis du néant.

Que l'ordre soit sa loi propre, ne doit pas être mal compris jusqu'à prétendre ici que la loi engendre l'ordre. Au lieu de cela un contenu conceptuel est posé en arrière-fond de l'ordre, à l'intérieur du concept de loi pour l'efficacité successive de sa vertu extérieure de mise en ordre s'extériorisant alors elle-même. Le concept d'ordre ne remplace pas le concept du Dieu créateur, mais au contraire, l'ordre auto-référentiel est un être divin dans la mesure où il est à l'unisson du contenu métaphysique de Dieu transmis depuis le fin fond des Âges, comme engendrement absolu et conservation absolue de soi [ou de Lui-même, *ndt*].

Nous sommes un dialogue

La tentative d'une percée de la logique d'Être régissant tout de fond en comble ne doit pas sur ces entrefaites dérapier dans des gousses conceptuelles vides, s'agrafant les unes aux autres de manière logistique. Logique provient de *Logos* [voir aussi ici l'important travail de Lucio Russo en italien sur le site ospi.it en terme de *Logos* et des *logoï* (lois), *ndt*] qui était au principe et persiste comme Devenant à jamais jusqu'à la fin du temps. De lui afflue sans cesse la vie la plus profonde de toute vertu d'ordre : mais la Vertu originelle archétype de tout ordre d'être est le pouvoir de l'*amour*. Le pouvoir de l'amour est la loi de toutes les lois (« Mes enfants aimez-vous les uns les autres » déclarait l'Apôtre Jean à plus de 85 ans, *ndt*). L'amour et seulement lui, fonde l'harmonie dans le contexte d'Être de l'étant. Là où sa loi ne règne pas, aucune inhérence d'être ne domine, aucun contexte d'efficacité essentielle. Les effets des lois qui proviennent de la loi fondamentale de l'amour, sont ceux des « lois des beaux accommodements » : tout étant se voit placé dans l'état de provoquer ce qui est déterminé à être à partir de son avant-projet le plus intime dans le champ des autres choses du monde. Il reçoit ainsi son « accommodement ».

Les lois des « beaux accommodements » qui instaurent l'ordre cosmique, sont de validité [ou d'admissibilité, *ndt*] universelle ; elles saisissent et relient l'humain et le divin, Terre et Ciel. Des noces cosmiques. Ce qui fonde parmi les mortels aimants, l'ordre allant l'un sur l'autre (*hin-Ordnung*) est dans le même temps de signification universelle. Cela s'élève au travers de toutes les sphères de l'édifice du monde. Ce qui entre les aimants, en les dépassant en même temps comme leur amour les uns envers les autres, harmonise la consonance de tout étant à l'horizon de leur être en commun. La forme du sens de cet amour se manifeste en l'être humain essentiellement comme une ouverture-de-soi réciproque et bienveillante dans l'écoute des extériorisations de l'essence d'autrui. Elle est érigée dans et par le dialogue en loi fondamentale de communauté humaine.

Entre temps, les êtres humains ne font pas que se rencontrer dans la vertu fondatrice du sens de la loi. La loi que le poète a en vue est ainsi formatrice de communauté jusqu'en haut, jusqu'au principe archétype de l'Unité suprême d'ordre de l'ensemble, des Hiérarchies de l'Être. Même le fondement paternel du monde se voit accueilli dans une communauté personnelle pour être réclamé, à l'intérieure de celle-ci, comme l'unité d'autrui sur laquelle on ne peut absolument pas se méprendre. [Les Je humains « s'enracinent » dans le Père, pourvu qu'ils soient frères du Christ. *ndt*]. Par delà le domaine intérieur du monde, la loi des beaux accommodements concilie ainsi, notoirement entre la solitude archétype de Dieu incréé d'une part et d'autre part dans sa volonté sans limite de communication de Soi.

La loi ouvre ainsi elle-même à l'Être le plus sublime, une sphère dans laquelle, pour Lui, une retrouvaille est possible dans l'altérité personnelle. Et cet Événement au principe du temps, qui illumine depuis jusque dans l'âge actuel du monde, permet seulement que les individus créés soient accessibles et connaissables les uns pour les autres. Je suis redevable à une indication de Olivier Heintz du discernement que dans cette trame des idées de Hölderlin, la trichotomie anthroposophique des activités de la conscience : penser, sentir et vouloir est immanente :

- Au plan épistémique [ou au plan de l'épistémologie ? *ndt*] c'est la fonction ordnatrice de la « loi » de l'activité de conscience conjuguée au penser. Le penser ordonnant saisit et réalise à l'appui des lois noétiques [de la pensée (*noèse*), *ndt*] le droit et le juste. Il veille dans son don de soi au *Logos* [« Non pas moi, mais Christ en moi », dit l'Apôtre Paul, *ndt*] et à sa fille, la logique, pour le juste et le jugé dans la tenue du ménage du monde.
- Que les lois sont celles des « beaux accommodements », c'est l'élément de vie du sentir/ressentir de l'âme.
- Dont le domaine de validité est déterminé par une dynamique verticale : l'effort d'élévation du vouloir porte le pouvoir d'action des lois « de la Terre jusqu'au plus haut du firmament ». Cette qualité de force [et de vertu, en plus si elle est « bien » éclairée, *ndt*] est nettement conjuguée au vouloir.

« L'être humain a beaucoup appris... » Pourtant, non pas de la pleine puissance de son être, mais du fond d'une vaste spiritualité, qui repose au-delà de l'horizon fini de l'individualité humaine. En se plaçant vis-à-vis d'elle dans une relation d'ouverture de soi, il y gagne son individualité spirituelle. Dans ce chevauchement partiel du cercle de vie individuel proportionné des esprits finis, comme le sont les êtres humains, ils gagnent leur bien cognitif sur leur cheminement temporel commun. Ils ne le gagnent pas d'eux-mêmes, mais plutôt ensemble à partir de la vertu-source de la loi. L'être humain au prise du gouvernement de la loi parcourt la vastitude, qu'il ne peut embrasser du regard, de l'espace de l'expérience appuyé sur lui. Observé de plus près, cet espace d'expérience de l'humain s'ouvre « depuis que nous sommes un dialogue ». Il ne peut s'agir en cela d'aucune indication de temps. Exprimé dans le temps, cela se laisse dire en tout cas : déjà toujours. Nous sommes un dialogue de tout temps. La faculté au dialogue, à l'échange dialogique, nous est adjugée depuis le commencement métaphysique de notre essence/être [impossible de distinguer les deux ici, *ndt*] La faculté de dialogue au sens de Hölderlin ne se laisse pas acquérir au cours du temps ni, pour ainsi dire, actualiser de cas en cas, « en passant ». Inversement, la faculté d'exercer le verbe est une — si pas *la* — composante constitutive de l'essence/être humain/e. Autrement qu'en parlant, notre existence ne peut pas s'accomplir. Nous *sommes* un dialogue — absolument. À partir de lui, nous nous établissons dans l'esquisse de notre être. Il détermine notre existence du début à la fin du temps. Bien entendu : simplement parler ne produit encore aucune communauté ; cela l'entrave plutôt. Une communauté se forme seulement dans le dialogue, dans l'interaction entre parler et écouter.

Animal symbolicum

Toutefois la question doit être méditée plus loin, sur la base de quelle fonction l'échange dialogique de l'être humain se trouva-t-il en capacité archétype pour cela. Ce que l'être humain associa (originellement, et non pas ultérieurement) avec le langage dialogique, c'est le *caractère du symbole*. Le mot « symbole » a l'origine suivante : dans la Grèce antique, c'était une coutume que de présenter à l'invité en tant que signe mémoriel et de reconnaissance, la moitié d'un objet cassé. Tandis que la personne concernée (ou son héritier), lors d'une rencontre ultérieure, ré-adaptait (συμβάλλειν) les deux parties et les reconnaissait comme s'appartenant, le lien d'amitié demeurait conservé lui-même pendant plusieurs années. Le *symbolon* (σύμβολον) signifiait donc, à savoir dans sa compréhension à partir de la racine historique, une claire indication de l'appartenance mutuelle à une unité scindée pensée et attendue. Le *symbolon* préserve en soi l'indication engageante à l'unité dans la félicité du commencement, dont provient son contenu.⁴ Pensé à partir du principe, l'être humain s'avère comme une essence/être de la parole animée. Sa détermination d'espèce peut avoir la teneur suivante : *homo loquens*. Dans la réalité du symbole de la parole ceci devient — au-delà de son caractère de renvoi — *créant*. Le devenir verbe (*Wortwerden*) de l'esprit engendre ce qu'il montre. L'être humain devient symbole⁵ réel de la parole et inversement la parole devient symbole réel de l'être humain. L'un montre et engendre l'autre. Dans le devenir parole du *Logos* par l'être humain parlant s'accomplit — comme avec le *symbolon* au sens historique — un raccordement de deux parties d'une unité de sens originelle. La réunion fait briller le sens supra-ordonné et le fait surgir à partir de sa fragmentation. Des parties de sens sont ré-unies en un et rapportent ainsi la signification fondamentale de leur pleine structure, comme elle est prédisposée dans le Verbe du monde. Seulement sur la voie de la restauration de l'unité fonctionnelle, la pleine structure de ce qui est symbolisé devient visible à partir du caractère indemne du principe/commencement qui perdure.

⁴ Le pôle contraire du *symbolique*, est bien entendu, le *diabolique* — un expression qui est à comprendre comme une structure descriptive exempte de valeur d'une figure d'action spirituelle contraire. Le grec *bállein* (= jeter) forme en association à la syllabe *dia* — laquelle indique l'activité de séparer, partager, doubler — la locution *diabállein*. D'ordinaire, elle est traduite par « désunir » ou « dénigrer ». Au sens strict, cela signifie littéralement tout d'abord une dispersion et caractérise ainsi un acte analytique. Au sens auquel il est renvoyé ici, symbolique et diabolique sont déterminés pour cela à se compléter l'un l'autre — à l'occasion de quoi le diabolique est pourtant constamment de nature subordonnée, parce qu'il a présupposé inévitablement ce qui domine dans l'étendue, comme étant son fondement de sens.

⁵ La création du nouveau mot *Realsymbol* (symbole réel) a été, pour autant que je sache, pour la première fois entreprise par Karl Rahner. Voir Karl Rahner : *Au sujet de la théologie du symbole* dans *Écrits au sujet de la théologie IV*, pp.275-311. Je ne revendique ici aucun emploi de cette expression au sens strictement Rhanéin

L'être humain est un être de symbole — un *animal symbolicum*.⁶ Cette détermination est un élargissement signifiant de la définition classique de l'être humain comme *animal rationale*. La *ratio*, en sens étroit, comme compréhension intellectuelle (*Verstand*) rationnelle, dont les productions s'épuisent dans la production du calcul quantitatif, est un cadre de détermination trop restreint pour l'essence de l'être humain. Car la capacité du penser rationnel est subordonnée à la capacité du discours qui se déploie en des expériences communes du symbole. Une compréhension rationnelle du monde est seulement possible à l'intérieur d'une compréhension fondamentale et préliminaire du monde qui fonde le langage. Mais dans le symbolique même et en tant que tel, vient à notre rencontre un écho de la *langue archétype* qui peut être pour ainsi dire interprétée par tous les êtres humains.

Ainsi, le contenu symbolique des édifices sacrés, par exemple — que ce soient les pyramides, ou la cathédrale de Strasbourg — sont *fondamentalement* éprouvables par *tout* être humain. C'est-à-dire que la langue du *mot* au sens étroit n'est pas seulement symbolique. À côté de la magie de la parole, vaut aussi la vertu d'expression symbolique également pour l'art ou le rituel (religieux). Là aussi il s'agit de formes de communication symbolique. (Parole-) langue et symbole se trouvent en interaction réciproque. Tout symbole nous « parle ». Tout langage (*Sprechen*) est symbolique. Rudolf Steiner dit en correspondance à cela : « Au fond, la totalité du langage humaine parle en symboles. [...] Chaque mot est un *symbolum* (*Jedes Wort ist ein Symbolum*). »⁷

Selon les recherches de Rudolf Steiner, la langue originelle se particularisait, outre que par sa qualité imaginative-imaginée⁸, également par une disposition d'origine essentielle inspiratrice-retentissante. Cette dernière s'articulait en l'être humain à l'instar d'un point de rencontre des résonances vers l'intérieur et vers l'extérieur comme un chant, dans lequel les circonstances du monde se produisaient en une expression vivante et retentissante :

Au cours de l'évolution historique de l'humanité, le langage a en effet pris naissance véritablement et originellement du chant. Plus nous remontons loin dans les époques préhistoriques, davantage le langage ressemble à l'élément récitatif et finalement au chant. Et dans des temps très antiques de l'évolution terrestre de l'être humain, la manifestation phonétique-tonale selon chant et langage ne se distinguait plus l'un de l'autre, mais tous d'eux ne faisaient qu'un. Et quant à ce que l'on communique souvent de cette langue humaine originelle, il en est véritablement ainsi que l'on pourrait affirmer aussi que cette langue humaine primordiale est un chant primordial.⁹

La vérité du signe

Une communication requiert de se tourner vers un partenaire. Là où cette opération communicative réussit, la communauté (*communio*) prend naissance. Communication réciproque du monde et de soi est communion des esprits. Cette sorte de communication se produit dans une clarté formalisée de système technique, laquelle étrangle plutôt les contenus significatifs des signes, plutôt qu'il les libère dans le contexte saisissant de tout ce qui tient aux signes. Elle infère le contexte du sens englobant toute de la richesse de l'esprit par un parti pris tour à tour renvoyé l'un à l'autre de porteurs de sens. Le monde forme un sens pour l'esprit en quête de connaissance par le virement et le revirement de ses images-sens constamment relatives. C'est pourquoi on dit chez Novalis : « Qu'est-ce que l'être humain ? Une trope parfaite de l'esprit. Toute communication authentique est donc allégorique... »¹⁰

⁶ Au sujet de la création de ce mot, voir Ernst Cassirer : *Was ist der Mensch ? Versuch einer Philosophie der menschlichen Kultur [Qu'est-ce que l'être humain? Tentative d'une philosophie de la culture humaine]*, Stuttgart 1960, p.40.

⁷ Conférence du 20 octobre 1906 dans Rudolf Steiner : *Impulsions originelles de la science de l'esprit (GA 96)*, Dornach 1989, p.145.

⁸ Le *ductus* imaginaire-pittoresque des formes très primitives du langage, Oliver Einl le démontre à l'exemple des idiomes agglutinant, dans lesquels des ultimes reliques de langages archaïques pré-conceptuels subsistent conservées. Voir Oliver J Heinl : *Urbilder der Sprachbaukunst. Eine Abhandlung über die Bildkräfte der Sprache [Images primordiales de l'architecture du langage. Un traité sur les forces modelantes imaginées du langage]*, Hambourg 2018, p.751.

⁹ Conférence du 2 décembre 1922 dans Rudolf Steiner : *L'essence de l'élément musical et de l'expérience tonale chez l'être humain (GA 283)*, Dornach 1989, p.103. À un autre endroit il est dit : « Car le commencement du langage repose dans quelque chose qui est analogue au chant. La vertu de l'idée se transposait dans l'élément audible du phonème. », du même auteur : *Extrait de la chronique de l'Akasha (GA 11)*, Dornach 1986, p.68.

¹⁰ Novalis : *Schriften. Die Werke Friedrich von Hardenbergs [Écrits. Les Oeuvres de Friedrich von Hardenberg]* Vol. 2 : *Das philosophische Werk I* (édité par Richard Samuel en collaboration avec Hans-Joachim Mähl et Gerhard

L'être humain est une être de parole.¹¹ Le caractère de symbole duquel est nonobstant pour le moins recouvert par la conception pragmatique superficielle de l'usage quotidien des mots parlés. En considération fonctionnelle, la langue est un système de sens pour le transfert d'information. Pourtant comment un signe est-il à interpréter ? *Pour quoi* est-ce un signe ? Et *comment* caractérise-t-il le désignatif ? Pour finir : D'où savons-nous au sujet de la signification de ce qui est inhérent aux signes ? Arrêtons-nous en outre au mot du poète. Dans la seconde rédaction du poème *Mnemosyne*, Hölderlin dit :

Ein Zeichnen sind wir, bedeutungslos
Schmerzlos sind wir und haben fest
Die Sprache in der Fremde verloren.¹²

Le mot du poète ne doit pas rester « dépourvu de sens ». Il a besoin de l'idée qui donne sens qui se commet avec la multiplicité relationnelle des sens de l'expression poétique et qui se cherche à cette même expression — d'une manière émancipatrice. « Un signe, nous sommes... »¹³, dit Hölderlin. En quatre mots, le poète dit ce que l'être humain est : un signe. Le signe renvoie. Aussi l'existence de l'être humain a un caractère de renvoi. Nous sommes renvoyés sans interruption à la diversité des choses et des êtres. Ceux-ci se tiennent en relation entre eux et à nous, ils sont ordonnés. Nous sommes installés dans le contexte d'ensemble de l'Être. L'ouverture de ce contexte fonde le monde pour la conscience. Pourtant comment se produit l'*actuelle* conscience d'avoir le monde ?

En parlant, l'être humain accomplit le sens valide du monde. Cela est signifiant pour lui qu'il ait une langue. Dans la fréquentation quotidienne du système de sens d'une langue, nous regardons la signification sans le remarquer au travers de ses signes de mot. À l'occasion la question reste sans réponse, voire en effet déplacée, du pourquoi nous avons la capacité d'appréhender les signes en tant que tels. D'où savons-nous le caractère de renvoi inhérent au signe ?

Dans la poésie l'honneur est rendu au langage.¹⁴ Dans le poème le *comment* de ce qui est dit devient le thème dont il est question. Avec cela le signe devient manifeste en tant que signe. Le signe ne doit pas être considéré au sens de la sémiotique moderne comme un substitut arbitrairement échangeable de ce pour quoi il est. L'idée donnant sens n'est pas amenée en passant au signe littéral poétique. Signe et le dé-signé appartiennent ainsi intimement l'un à l'autre dans la dimension éclore par Hölderlin. Dans la profondeur originelle du sens, le signe ne représente pas la réalité en considération de son caractère substituable, il est au contraire la manière dont la réalité elle-même, en tant que telle, s'essentialise [*anwesen*, à savoir « s'essentialiser », d'après Salvatore Lavecchia (communication personnelle, et voir aussi ces travaux sur la « jé-ité ») *ndt*]

Schulz), Stuttgart 1965, p.564; Voir: *Die Welt ist ein universal tropus des Geistes — Ein symbolisches Bild desselben. [Le monde est un tropus [= trope ; mais aussi :chant, mélodie, ndt] universel de l'esprit. — Un tableau symbolique du même]* — À l'endroit cité précédemment, p.600.

[Une trope est une figure de rhétorique consistant à employer un mot ou une expression en le détournant de leur sens propre : les *métonymies*, les *métaphores*, sont des **tropes**, *ndt*]

¹¹ Voir ; « *L'être humain est le seul et unique être vivant qui possède la parole.* » Aristote : *Politique*, 1253a.

¹² Friedrich Hölderlin : *Œuvres complètes* vol. II.2, édité par Friedrich Beißner, Stuttgart 1990, p.195. La naissance de ce poème est très vraisemblablement à dater à l'automne de 1803. Au sujet de l'histoire de sa naissance, voir Friedrich Beißner : *Hölderlin, Discours et essais*, Weimar 1961, pp.211-246. Le mot grec *mnemosyne* veut dire, autant est-il traduit comme « mémoire », « souvenir ». Pour le grec archaïque, qui éprouvait la réalité d'une manière plus imagée et mythique, Mnemosyne personnifiait une force cosmique. Dans la mythologie grecque, nous rencontrons Mnemosyne, déesse de la mémoire, comme un titan. Elle est fille d'Uranus et de Gaia. Elle devint mère des Muses, qui furent aussi désignées d'après elle, les Mnémoides. Dans sa *Théogonie* Hésiode rapporte : « celle-ci mit au monde Mnemosyne autrefois du père *Kronion* / En *Pieren* où elle garde les versants d'Eleuthers. » (vers 53 et suiv.) — Originellement la mythologie grecque ne connaissait que trois muses. Leur nombre s'accrût peu à peu à quatre, cinq, sept et finalement neuf muses. Elles s'appelaient Melpomène, Calliope, Thalie, Euterpe, Erato, Polymnie, Terpsichore, Clio et Uranie. [Un signe sommes-nous, privés de sens / Insensible sommes-nous et avons presque / Perdu le langage dans la *Fremde* (voir le commentaire de W.C à ce sujet, page suivante). *ndt*]

¹³ L'ébauche du poème (H1) porte le titre : « *Le signe* ».

¹⁴ Conformément à cela Rudolf Steiner dit : « Lorsque les êtres humains s'entretiennent ainsi et quand bien même ils se livrent à un échange de connaissances habituelles, tout ce qu'ils disent est une dépréciation de la langue, sous le niveau sur lequel devrait se trouver le langage. Le langage, en tant que simple moyen de se mettre d'accord est une dépréciation. On ressent que la langue vit véritablement dans son essence propre là où la poésie traverse le langage là où afflue par la langue ce qui provient du plus intime de l'être humain. Là vit l'esprit même de la langue. Le poète découvre véritablement seulement où est le niveau de la langue que lorsqu'il ressent la langue ordinaire comme une négligence du niveau supérieur de la langue. » — Conférence du 5 mai 1918, dans Rudolf Steiner : *Art et connaissance de l'art. Fondements d'une esthétique nouvelle* (GA 271), Dornach 1985, p.136.

L'être humain comme verbe

Afin que le signe puisse être interprété de manière pertinente, il doit — à partir de lui-même — être déjà signifiant. Le *symbolon* signifie auto-acceptation. Car seul ce qui *se* signifie, signifie en même temps quelque chose d'essentiellement autre. Tout être, et l'existence humaine par surcroît, est déterminé(e) pour l'interprétation. Quant à savoir si l'accomplissement interprétatif s'accomplit, c'est incertain. C'est remis à l'être humain et à sa véritable tâche. Là où celle-ci échoue, être humain et monde restent non signifiés. Certes le contexte complet du monde nous est bien ouvert. Mais cette ouverture doit pourtant être saisie, acceptée et réalisée. Sans cet effort, nous sommes et restons certes un signe — mais sans signification. En tant que signe pur, l'être humain est insignifiant. S'il ne peut être aucun porteur de signe, il est (*schmerzlos*) [« indolore » en soi, *ndt*]. Le terme est à comprendre ici au sens d'*insensibilis* [insensible, *ndt*]. Dans l'état du « *schmerzlos* » (c'est-à-dire en absence de sensibilité) l'être humain pâtit d'une capacité de perception perturbée de ce qui lui est destiné par le sort à l'intérieur du monde. On manque d'être-pris et d'être-adopté dans la vastitude de ce qui touche au monde. Le caractère du signe est rétrogradé au rang d'un hiéroglyphe mort, incompris. Le monde est non-disant, parce que l'être humain est interdit (interloqué). Cela conduit à l'isolement. L'être humain « *schmerzlos* » (in-sens-ible) est la fadeur de l'impropre échu en partage. Il s'est rendu étranger au monde et au divin.

Le sens fondamental de « *Fremde* » ne consiste pas ici de manière primaire dans la non-connaissance d'un lieu géographique, quoique cela puisse vouloir dire cela. « *Fremde* » est avant tout le caractère d'une situation dans laquelle nous sommes déçus de la vertu ordonnatrice du langage. Dans cet état de « *Fremde* », la relation au monde est déchirée. Se trouvant « *im Fremden* », la résolution du destin humain en dehors de la sphère divine n'existe certes pas encore, mais elle est insuffisante. L'être humain n'a pas encore la capacité totale de ne pas se dispenser de la relation de disposition au monde. Il reste enclos dans une dimension de réalité plus grande. L'être humain est un être de la parole qu'il peut seulement « presque » perdre. La *capacité* de désigner en mots choses et êtres et de leur attribuer ainsi leur lieu en les appréhendant dans le contexte, reste fondamentalement conservée : « Un signe nous sommes ».

Il n'est pas départi à l'être humain d'accomplir son destin en ligne droite. Il est un *verbe* qui condense le cours de ses actions et de son événementiel en un contenu durable. Dans l'appropriation du langage remis — au sens double — le signe est « dissous ». Ce qui était fragment, est adapté à l'image du monde. Ce qui se rabougrit sans remède dans la déchéance du langage ordonnateur, retourne dans la félicité de son commencement plus achevé...

Ainsi les significations rassemblées à l'horizon du monde restent-elles présentes pour la conscience comme *er-innert* [à savoir, remémorées ou ré-intériorisées, *ndt*]. Là où l'histoire parle, se produit le présent. Dans la parole le monde devient signifiant. Car en cela consiste la tâche à maîtriser :

Daß gepflegt werde
Der veste Buchstab, und bestehendes gut
Gedeutet.¹⁵

Die Drei 10/2019.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Dr Werner Csech, activité dans la formation des adultes, le travail biographique et auteur et directeur de séminaires.

Adresse : Lizelkirchen 8, D 84115 Bodenkirchen.

Site *web*: www.stufenweg.de

¹⁵ Friedrich Hölderlin : *Patmos*, dans du même auteur: *Œuvres complètes* vol. II.2, p.172. Le poème fut vraisemblablement esquissé à l'automne 1801 et achevé à l'automne 1802.

[De sorte que soit soignée / La lettre ferme, et durablement bien / Signifiée, *ndt*.]